

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

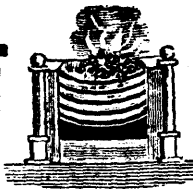
Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



## SOMMAIRE DES MATIERES.

GEORGES, (suite et fin) ; LE SERIN JACOBITE ;  
FABLE, LA POULE.

### IX.

#### L'AMITIÉ D'UNE VIEILLE FEMME.

Le cœur de Georges s'affermir enfin contre son malheur ; il reprit ses habitudes laborieuses, il se remit à suivre sa pénible carrière avec résignation et courage. Parfois cependant il avait encore de sourds désespoirs, des défaillances de volonté contre lesquels il lui fallait lutter longtemps. Il redoutait tout ce qui pouvait réveiller vivement en lui le souvenir d'Hélène ; ce souvenir qu'il avait d'abord si souvent rappelé, cette image adorée à laquelle il parlait dans ses longues rêveries, lui faisaient mal maintenant ; il éloignait de lui, autant que possible, tous les vestiges qui lui restaient de son séjour aux Charmilles. C'était ainsi qu'il avait caché, enfermé, pour ne plus la regarder, sa plus cher relique, ce mouchoir ramassé dans la bibliothèque, et qu'il avait cru sentir humide des larmes d'Hélène. Au milieu de cette espèce de calme, il redoutait un moment douloureux et bien prévu, le moment où il apprendrait le mariage de Mlle d'Entrevaux ; vingt fois, quand l'honnête Rigolet entra chez lui, sa casquette de loutre d'une main, une missive de l'autre, il avait frissonné en songeant que c'était peut-être une lettre de faire-part ; et cependant il lui semblait qu'une entière certitude lui ferait moins de mal que les doutes où il tombait parfois, quand il pensait à la rencontre que Clodomir avait faite aux Champs-Elysées, quand il en venait à supposer que ces projets de mariage étaient peut-être rompus, et que M. de Malvalat avait quitté les Charmilles. Un jour il dit à Clodomir, qui était fort attristé de le voir se refuser à toute autre distraction que celle d'un travail opiniâtre :—Mon cher Dumillet, je ne serai tout à fait tranquille que quand j'aurai la certitude qu'elle est mariée ; tant qu'elle ne l'est pas il y a en moi comme un espoir qui me tourmente. M. de Malvalat est-il à Paris ? est-ce bien lui que vous avez rencontré un jour ? Je donnerais tout au monde pour le savoir.

—Bah ! murmura Clodomir, cela ne me paraît pas tout à fait impossible.

Un moment après, il sortit. Georges se remit au travail ; avant de rouvrir ses livres, il leva un moment les yeux vers la fenêtre. Il faisait doux dehors ; un coin du ciel, encadré par les tuyaux de cheminées, rayonnait sur la rue des Maçons-Sorbonne, et dans son azur sombre et profond volait joyeusement une troupe d'hirondelles.

—Hélas ! pensa Georges, qu'il doit faire beau aujourd'hui aux Charmilles, sous les longues allées du parc, à l'ombre des tilleuls !

Au bout de deux heures, Clodomir rentra tout essoufflé.

—Mon voisin, dit-il d'un air triomphant, savez-vous d'où je viens ? de chez M. de Malvalat !

—Ah ! mon Dieu ! dit Georges effrayé, et qu'êtes-vous allé faire là, Dumillet ?

—Parbleu ! je suis allé savoir ce qui vous intéresse, et je ne m'y suis pas trop mal pris, allez ! On n'est plus un enfant blond au berceau ; on sait son monde, et quand on veut, on ne fait pas trop de bêtises ! D'abord, je suis allé lire l'Almanach des vingt-cinq mille adresses, et j'y ai trouvé M. le baron de Malvalat, rue de l'Université. Alors j'ai boutonné ma redingote, j'ai mis mes gants jaunes, et je suis parti. J'arrive rue l'Université. Un bel hôtel, grande porte-cochère, et je parle au concierge.—M. de Malvalat ?—M. le baron est sorti.—Ah ! il est donc à Paris ! j'en suis charmé ; je craignais qu'il ne fût à la campagne.—M. le baron est de retour depuis environ quinze jours.—C'est bien ! je reviendrai. A ces mots, je m'esquive, et me voilà. Vous le voyez, c'était bien lui et son chien que nous avons rencontrés se promenant aux Champs-Elysées.

—Je m'y perds, murmura Georges. Peut-être est-il revenu pour les arrangements, les préparatifs du mariage.

—En tout cas, rien n'est encore fait ; il y a encore de l'espoir, vous dis-je !

—Quel espoir, mon Dieu ! Merci, mon bon Dumillet, merci de ce que vous venez de me dire ; mais, en vérité, je serais bien fou de m'en réjouir !

—Voilà ! voilà ! s'écria Clodomir, d'un air d'affection grondeuse, vous allez vous tourmenter encore ! Que dirait votre père, que dirait cette bonne Mme Neal, qui vous aime tant, si elle vous

voyait ainsi prendre toujours les choses au pire, et maigrir à vue d'œil !

—Vous avez raison, Dumillet, répondit Georges avec un long soupir ; j'ai des devoirs qu'il ne m'est pas permis d'oublier, et à l'accomplissement desquels je dois avant tout dévouer ma vie.

Le même jour, il reçut deux lettres, l'une de Thérèse, l'autre de M. Thévenet le notaire. Mme Neal n'essayait pas de raisonner avec lui et de lui prouver que son amour était une folie, elle se bornait à le plaindre et à le consoler avec cette douceur, cette tendresse infinie dont son cœur connaissait si bien le langage. Le notaire écrivait à Georges :

“ Monsieur le comte, d'après l'état de vos revenus, il serait aisé d'ajouter un supplément aux deux cents francs que vous touchez par mois à Paris. Nous avons assez bien fait vos affaires ici ; tout compte fait, il me reste entre les mains une quarantaine de mille francs, sur lesquels nous ne devons pas une obole. Voilà donc une petite fortune claire, sûre, et honorablement conservée ; tout le monde n'en peut pas dire autant. Il court de mauvais bruits sur M. de Roqueville-Bearn ; on dit qu'il mène à Paris un train d'enfer ; ce qu'il y a de positif, c'est que les inscriptions d'hypothèques s'élevaient déjà à plus de deux cent mille francs. Mlle Alice de Roqueville-Bearn, sa sœur, a pris le voile ces jours derniers. Cela a fait sensation ici. On dit que c'est une jeune personne dont les sentimens sont très-hauts, et qui a toujours vu avec un grand chagrin les désordres de sa famille. On assure même qu'elle a manifesté certains scrupules, et qu'elle a volontairement renoncé à sa part de fortune dont vous avez été dépouillé.

“ D'après votre correspondance, je vois que vous travaillez beaucoup. Monsieur le comte ; il ne faudrait pourtant pas vous épuiser à creuser toutes les théories du droit ; dans notre état, c'est la pratique qui enseigne, et j'aimerais mieux vous voir dépouiller des dossiers que pâlir sur vos livres. Quand j'aurai l'honneur de vous voir ces vacances, je vous dirai mes idées là-dessus. Veuillez recevoir, Monsieur le comte, l'hommage de mon respect, et me croire pour la vie votre humble serviteur.

“ JH. THEVENET. ”

—Notaire ! notaire à Paris ! murmura Georges avec un sourire amer. Qui sait ? Quelque jour, je pourrai devenir l'homme d'affaires de M. de Malvalat !

Quelques jours plus tard, Georges reçut par la petite poste une lettre de Mme Dubourjas. “ Monsieur, lui écrivait-elle, me voici de retour à Paris pour peu de temps, et je viens vous rappeler la

promesse que vous m'avez faite aux Charmilles. Il n'y a qu'un pas du quartier latin à la rue de Vaugirard, et je vous attends à déjeuner demain. Point d'excuses surtout. Je vous promets que vous ne serez pas fâché d'être venu causer une heure avec votre vieille amie.

“ Vicomtesse DUBOURJAS. ”

Jamais billet doux furtivement glissé, jamais lettres désirée, attendue après des jours d'absence, ne causèrent une plus vive émotion et ne furent tant relus que ces dix lignes assez insignifiantes tracées par la main d'une vieille femme. Georges passa toute la soirée les yeux fixés sur cette écriture tremblottante, retournant, cherchant, commentant le sens peu explicite de cette dernière phrase : “ Je vous promets que vous ne serez pas fâché d'être venu causer une heure avec votre vieille amie. ” Des espérances confuses, et qu'il n'osait formuler, se glissaient dans son cœur ; puis il craignait de s'y livrer. Il en venait à supposer que Mme Dubourjas voulait achever de le guérir et l'emmener aux noces qui se préparaient. Mais une idée fixe, ardente, dominait toutes ses inquiétudes ; il allait entendre parler d'Hélène par quelqu'un qui l'avait quittée la veille ; il allait savoir mille détails insignifiants pour d'autres, intéressants et précieux pour lui. Il ne dormit pas cette nuit-là, et le lendemain il était levé avec le jour.

—Mon pauvre Lara, dit-il, je vais sortir sans toi ce matin.

—Mon voisin, cria Clodomir à travers la cloison, comment, déjà debout ? et quand je suis rentré, passé minuit, il y avait encore de la lumière dans votre chambre : est-ce qu'il y a du nouveau que vous n'avez pas dormi ?

—Mon cher Dumillet, répondit Georges, ce matin je vais sortir de toutes ces incertitudes ; je vais savoir enfin quelque chose. Dieu fasse que je ne rentre pas ici le cœur plus navré que je n'en serai sorti !...

—Bon ! s'écria Clodomir après avoir lu le billet de Mme Dubourjas ; je l'aime, cette respectable dame. Qui sait à quelle heure elle déjeûne ? Elle a oublié de vous le dire. Au moins faites bien attention que votre pendule marque toujours midi. Heureusement j'ai là, dans mon gousset, l'horloge qui ne varie pas de plus de dix minutes en vingt-quatre heures. En attendant votre retour, nous irons avec Lara prendre la demi-tasse ; vous nous trouverez assis dehors, au café de la Sorbonne.

A onze heures Georges sortit ; quand il entra chez Mme Dubourjas son cœur battait comme s'il allait revoir Hélène elle-même. La vieille dame vint au-devant de lui.

—Eh bien ! mon cher fils, dit-elle, comment allez-vous ? Savez-vous que j'ai vous trouve malgrî ! Est ce que vous avez été malade ?

—Où, Madame, balbutia-t-il, j'ai été souffrant. C'est fini... je suis très-bien à présent.

Et comme elle continuait de le regarder sans rien dire, après l'avoir fait asseoir à côté d'elle, il ajouta d'une voix encore plus émue :—Je suppose, Madame, que vous avez laissé tout le monde en bonne santé aux Charmilles ?

—Eh ! eh ! pas trop, répondit Mme Dubourjas ; Hélène est malade.

—Ah ! fit Georges avec un profond soupir.

—Le docteur assure que cela n'a rien de grave, reprit Mme Dubourjas ; il dit que Mlle d'Entrevaux a des maux de nerfs et que son état n'exige que beaucoup de calme et de tranquillité d'esprit ; le fait est qu'il n'y entend rien ni nous non plus. Oh ! il s'est passé bien des choses après votre départ, des choses auxquelles personne ne s'attendait. Figurez-vous qu'Hélène a subitement déclaré à sa sœur qu'elle n'épouserait jamais M. de Malvalat ; elle lui a déclaré cela il y a trois semaines, le lendemain même de votre départ.

—Est il possible ! murmura Georges avec un mouvement de joie ; puis il reprit : Bientôt sans doute il sera question pour elle de quelque autre mariage !

—Pas de sitôt, mon cher fils ; il y a eu de grands pourparlers après cette déclaration : Mme de Malvalat était désespérée ; son fils avait l'air fort triste, fort désappointé ; là, de bonne foi, il ne devait pas s'y attendre. Je ne conçois rien à ce refus, à cette subite résolution. Il nous semblait à tous qu'Hélène préférerait M. de Malvalat, il avait pu le croire aussi sans nulle présomption, et tout-à-coup... Quand Mme d'Aire lui eut appris son sort, il resta un moment étourdi sous le coup ; puis il fit ce que j'aurais fait à sa place, il demanda à voir Hélène avant de partir. D'abord elle ne voulut pas le recevoir ; mais Mme d'Aire parvint à la décider. Elle n'avait pas quitté sa chambre et n'était pas encore remise de cette crise nerveuse qu'elle avait eue la veille. Je ne sais si elle se sentait bien malade ; mais elle avait une physionomie qui m'effraya presque ; le regard fixe, abattu ; l'air sombre et malheureux ; jamais, non jamais, je ne l'avais vue ainsi. M. de Malvalat vint donc. Hélène était assise dans un grand fauteuil, près de la fenêtre, le front sur sa main, le visage caché dans son mouchoir. La comtesse et moi nous nous retirâmes un peu à l'écart pour laisser toute liberté à cet entretien. Quand M. de Malvalat s'approcha, les joues d'Hélène se couvrirent d'une rougeur très-vive ;

puis, presque aussitôt, elle redevint d'une mortelle pâleur. Il saisit près d'elle et eut l'air de ne pas pouvoir parler ; peut-être était-il un peu embarrassé pour commencer, et ne trouvait-il pas sa phrase. Alors Hélène lui dit d'une voix fort émue, mais avec une sorte de résolution :—Ma sœur vous a parlé, Monsieur ; elle vous a dit que je ne pouvais pas accepter l'honneur que vous vouliez me faire. Croyez bien qu'il n'y a dans cette détermination aucun motif qui vous soit personnel ; vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus...—J'avais désiré, espéré plus que votre estime, dit alors M. de Malvalat, d'un air fort pénétré ; un moment j'avais pu croire... Oh ! Hélène ! oh ! Mademoiselle, vous me rendez bien malheureux ! A ces mots, il passa son mouchoir sur ses yeux. Je crois qu'il avait envie de pleurer. Hélène pleurait tout-à-fait.—Vous êtes l'homme que j'aurais choisi, dit-elle ; il n'en est point qui m'inspire plus de sympathie et de confiance, il n'en est point que je croie plus capable de faire le bonheur d'une femme ; après avoir refusé de vous épouser je ne vous préférerai personne : M. de Malvalat, je ne me marierai jamais !

A cette dernière déclaration la comtesse et moi nous restâmes stupéfaits, M. de Malvalat vit bien qu'il n'y avait plus d'espoir ; mais il fut un peu consolé par la pensée que nul autre ne serait plus heureux que lui. Allez ! c'est un égoïste !

—Ainsi ce mariage est rompu, tout-à-fait rompu, dit Georges.

.. Eh ! mon Dieu c'est ; Mme de Malvalat en a jeté les hauts cris et elle a sur-le-champ emmené son fils. Nous sommes restées à peu près seules aux Charmilles pendant les trois semaines qui viennent de s'écouler, et en vérité plus je songe à tout cela, plus je m'y perds. Hélène est d'une mortelle tristesse, elle veut toujours être seule, et il est aisé de voir qu'elle pleure souvent. La comtesse est désolée ; elle ne comprend rien à la situation d'esprit de sa sœur et elle en est venue à faire des conjectures absurdes, à croire qu'Hélène a fait un choix qu'elle n'ose avouer...

—Oh ! non, non ! c'est impossible, interrompit Georges.

—Je le crois aussi ; pourtant, elle avait un moment préféré ce M. de Bearn..

—Et vous pensez qu'elle l'aime, peut-être, malgré son ton vulgaire, son esprit grossier, ses vices ? s'écria Georges avec amertume.

—Je ne dis pas cela ; ce serait si étrange ! Une jeune fille si charmante et si pure aimer ce débauché de mauvaise compagnie, cette espèce de tambour-major en gants jaunes et en bottes

vernies ! Cependant le cœur des femmes est sujet à de si bizarres caprices, qu'en vérité tout est possible, M. de Roqueville. Nous avons dit tant de mal de ce M. de Bearn, moi surtout, que si Hélène avait le malheur de l'aimer, elle n'oserait pas le dire.

—Pas même à sa sœur ?

—A sa sœur moins qu'à toute autre personne. Ceci est encore une des bizarreries du caractère d'Hélène ; elle craint la comtesse ; elle ne lui a jamais adressé aucune de ses petites confidences de jeune fille ; jamais elle ne lui a parlé la première de ce qui l'intéressait, de ce qui préoccupait son esprit ou son cœur ; il a toujours fallu que Mme d'Aire le devinât, et cette fois sa pénétration se trouve tout-à-fait en défaut.

—Ah ! pensa Georges, si j'étais près d'elle à toute heure, si j'avais la plus petite place dans son affection, dans son intimité, je la comprendrais mieux.

—Je retournerai la semaine prochaine aux Charmilles, reprit Mme Dubourjas ; est-ce que vous ne viendrez pas vous même y faire une seconde visite ?

—Moi, Madame ! s'écria Georges avec une sorte de frayeur, qui fit sourire la vieille dame.

—Pourquoi pas, mon cher fils ? répliqua-t-elle ; la comtesse m'a expressément chargé de vous y inviter, elle vous attend ; il faut venir, vous dis-je ; pourquoi vous y refuseriez-vous ?

—Eh ! ne le savez-vous pas, Madame ? répondit Georges d'une voix altérée ; n'avez-vous pas, deviné que j'aime Mlle d'Entrevaux et que cet amour, cette folie m'a déjà rendu bien malheureux ? Ce n'est pas auprès d'elle, en la voyant tous les jours, que je m'en guérirai.

—C'est vrai ! dit Mme Dubourjas d'un air convaincu ; mais enfin qui sait ? Elle réfléchit un peu, puis elle ajouta gravement. M. de Roqueville, j'ai l'expérience du monde, je connais jusqu'à un certain point le cœur des femmes, mon amitié pour vous est vive et sincère ; voulez-vous suivre mes conseils et vous fier à moi ?

—Oui, Madame, répondit Georges en baisant la main encore fine et blanche, qu'elle lui tendait.

—Eh bien ! reprit-elle, attendez encore deux mois ; puis, si rien n'est chargé, si Hélène n'a pas pris une nouvelle détermination, si elle persiste dans ses refus, revenez aux Charmilles.

—Oui, je vous le promets, Madame, répondit Georges, pénétré malgré lui d'un vague espoir, dans deux mois aux Charmilles !

## X.

## UNE LETTRE.

Deux mois après son entrevue avec Mme Dubourjas, Georges s'en allait aux Charmilles, dont il trouva les habitants dans le même état où Mme Dubourjas les lui avait dépeints ; Hélène toujours sous l'influence d'une mélancolie, et sa sœur continuant à se désoler d'une douleur dont elle ne pouvait pénétrer le secret. Le premier soir de Georges après son arrivée fut de se mettre sérieusement à l'œuvre pour découvrir ce secret si bien caché de la douleur d'Hélène. Depuis plusieurs jours toutes ses démarches, toutes ses tentatives avaient été infructueuses. lorsqu'un soir, il résolut de tenter un coup hardi en pénétrant dans le cabinet de travail d'Hélène, donnant sur un balcon, auquel on ne pouvait parvenir qu'un franchissant l'espace qui séparait ce balcon d'une terrasse. Ce qui lui fit prendre cette résolution, c'est que ce soir même, il avait vu Hélène écrire longtemps, bien longtemps, avant de se retirer dans sa chambre. Elle était au resto dans l'habitude de demeurer dans ce cabinet jusqu'à une heure avancée de la nuit ; mais une voix intérieure lui disait que ce soir il allait lever le voile qui couvrait la conduite inexplicable d'Hélène. Ainsi malgré le danger auquel il s'exposait, en essayant de franchir l'abîme qui s'ouvrait devant lui, il s'élança avec un effort désespéré et se trouva sur le balcon.

Georges resta une minute debout sur le balcon ; tout son corps frissonnait, un nuage était sur ses yeux ; une sueur froide mouillait ses tempes dont l'artère battait avec une violence inégale. Il plongea machinalement son regard dans l'abîme qu'il venait de franchir ; puis il se retourna et entra dans le cabinet de travail. La bougie qu'Hélène avait oubliée sur la table éclairait cette petite pièce, meublée, comme la bibliothèque, dans le goût gothique. Georges en fit le tour, puis il revint près de la table devant laquelle était avancé un fauteuil ; c'était là, sans doute, la place qu'Hélène venait de quitter. Une plume encore pleine d'encre était posée sur le pupitre, à côté d'une feuille de papier couverte d'une écriture inégale et tremblante ; en quelques endroits les larmes avaient effacé les lignes interrompues. D'abord, Georges y jeta les yeux et la parcourut du regard ; puis, le cœur palpitant, la tête perdue, tremblant d'une sorte de honte et de remords, il prit cette lettre commencée et lut :

“ Quand tu recevras ces lignes ma sœur, tout sera fini, ma destinée sera accomplie, je me serai séparée pour toujours de ce que j'ai de plus cher au monde ; nous ne devons plus nous revoir.... Ce n'est qu'en te quittant, Régine,

que je pouvais avoir la force de te découvrir l'horrible secret que je t'ai si long temps caché. Ceci est une confession, ma sœur, la confession de mes fautes de jeune fille, et de l'épouvantable châtement qui les a suivies ; c'est l'histoire de ma vie pendant cette fatale année qui vient de s'écouler. Oh ! le courage me manque au moment d'en écrire la première ligne !... Ma main s'arrête et ne peut tracer le nom de cet homme... Il le faut pourtant... Il faut que tu saches tout, ma sœur, pour que tu ne m'accuses pas d'ingratitude, pour que tu me pardonnes, quand je t'aurai abandonnée....

« Il y a un an, Régine, j'étais une heureuse jeune fille ; je venais, confiante et fière, prendre ma place dans le monde, la place si belle et si enviable que la Providence m'y avait donnée. Le jour où j'y parus pour la première fois, j'étais secrètement enivrée d'une folle joie ; j'allais d'un cœur avide au-devant des émotions, nouvelles que m'offrait ce brillant spectacle ; cette scène animée, ce tumulte qui m'emportait comme à travers des régions inconnues, la musique, l'éclat des lumières, l'air ardent et parfumé, la danse, tous les prestiges du bal, agissaient sur mon imagination ; c'est au milieu de cette espèce de ravissement que je vis pour la première fois M. de Bearn. Ma sœur, tu n'étais pas là... Avant la fin du bal, cet homme osa me dire qu'il m'aimait...

« Depuis ce jour je le revis souvent dans le monde. Sa présence me causait une sorte d'émotion, son souvenir me préoccupait ; je crus que je l'aimais... Je me trompais, Régine ! Nous pouvions nous parler à peine au milieu de la foule charvoyante et curieuse qui nous environnait ; mais un jour il m'écrivit et j'eus la faiblesse de lui répondre ; ce fut une grande faute, une faute que j'ai payée de tout le bonheur de ma vie... Cette correspondance dura tout l'hiver ; elle me trompait sur l'esprit et sur le caractère M. de Bearn, elle me le montrait sous un faux jour... Je ne l'ai connu véritablement que quand je l'ai vu de près aux Charmilles... Tu te rappelles, ma sœur, cette fête que tu donnas et le séjour que M. de Bearn fit ici. Dès qu'il fut admis dans notre intimité il ne me parut plus le même homme, je découvris tout-à-coup ses ridicules, ses défauts, ses vices ; je compris que je ne l'aimais pas, que je ne l'avais jamais aimé... Il s'approcha sur-le-champ de ce changement et m'en demanda l'explication ; je la lui donnai franchement, je lui avouai que je m'étais trompée, que je n'avais point pour lui d'amour ; je le suppliai de renoncer à moi, de me rendre ces lettres que j'avais eu la coupable imprudence de lui écrire... Cet homme alors fut sans générosité, sans pitié... Il s'éloigna, mais il osa m'écrire en-

core ; il me poursuivait de sa jalousie, de ses menaces... Et pourtant je n'avais rien à me reprocher, Régine, rien que ces lettres où je ne lui faisais aucune promesse, qui ne contenaient que quelques phrases romanesques comme il en passe par la tête de toutes les jeunes filles... Mais, lui, persistait à y voir un engagement. Que j'ai pleuré alors, mon Dieu !...

« Ce fut sur ces entrefaites que M. de Malvalat revint aux Charmilles avec sa mère. Je devinais que c'était là l'homme de ton choix, ma sœur, et je compris que tu savais mieux que moi-même ce qui pouvait assurer mon bonheur. D'abord je n'avais été frappée que de la noble figure, des manières élégantes de M. de Malvalat ; mais je découvris bientôt en lui toutes les qualités de cœur et d'esprit que je désirais dans celui qui devait être mon guide et mon ami pour toute la vie ; je sentis que je serais heureuse avec lui, que mon cœur le préférerait...

« J'eus le courage de l'écrire à M. de Bearn, de lui dire mes sentiments, mes espérances, ma détermination, d'implorer sa générosité et de lui redemander une dernière fois ces fatales lettres. Alors il me répondit qu'il consentait à me les rendre si je voulais avoir avec lui un dernier et secret entretien. Cette condition m'effraya... ; d'abord je refusai ; M. de Bearn vint lui-même me la renouveler. Régine, il y allait de ma sécurité, de tout mon avenir, car je ne voulais prendre aucun engagement avec M. de Malvalat avant d'avoir anéanti ces lettres... Je consentis à ce funeste rendez-vous... Le soir même de la visite de M. de Bearn, à dix heures, j'allai dans la bibliothèque, où il m'attendait. Cet homme n'avait alors d'autre intention arrêtée que celle de m'accabler de ses reproches, avant de me quitter pour toujours ; j'en suis convaincue... ; il ne songait pas à une autre vengeance. Une épouvantable fatalité en décida autrement : le portefeuille qui contenait mes lettres était entre mes mains ; je suppliai M. de Bearn de s'éloigner. Peut-être avait-il déjà regret de cette restitution qu'il venait de me faire.

« — Je vais partir, dit-il avec violence ; j'aurais cédé la place à un autre plus heureux que moi ; c'est la première fois que Gaston de Bearn aura été joué par une femme... ; c'est la première fois qu'il se laisse gagner par ces supplications, par ces larmes mençantes... Mais souvenez-vous qu'il s'en est déjà repenti...

« En ce moment j'entendis au bas de l'escalier un bruit de pas, et presque aussitôt la voix de M. de Malvalat qui disait :

« — Vous êtes déjà montée là haut, M. de Beauqueville ?

“ Mon sang se glaça, ma langue ne put articuler une seule parole ; je fis signe à M. de Bearn que quelqu'un montait, que nous allions être surpris, et je restai terrifiée devant lui. Alors, avec une présence d'esprit singulière il éteignit le flambeau posé sur la table, me saisit dans ses bras et m'emporta dans le cabinet, dont il n'eut que le temps de fermer la porte. Au même instant on entra dans la bibliothèque... Oh ! ma sœur, ma sœur, ce qui se passa alors fut un malheur, un crime épouvantable. M. de Malvalat et M. de Roqueville étaient là, ils parlèrent de M. de Bearn, il entendit tout. Je ne le voyais pas, mais sa respiration haute et précipitée annonçait une violente colère ; il fit un pas vers la porte. Je ne pouvais lui parler. Je saisis son bras, je voulais le retenir. Alors il se saisit de moi. Une pensée infernale lui vint. J'étais à sa merci, un seul cri m'eût perdue. Je ne pouvais même l'implorer, le supplier ; on m'aurait entendue. Je tombai à ses genoux, je mouillai ses mains de mes larmes, j'étouffai mes sanglots contre ses bras qui tentaient de me relever. Tout fut inutile ; il fallait choisir entre la honte d'être surprise avec cet homme ou le secret, déshonneur de lui appartenir... Je fus déshonorée !.. ”

A ce mot, la lettre tomba des mains de Georges ; il eut froid et son regard étincelant parcourut ces lieux où la victime avait inutilement demandé grâce à son bourreau.

— Et j'étais là ! murmura-t-il, en tournant vers la porte de la bibliothèque ses yeux secs et brûlants ; puis, il reprit la lettre, et acheva de lire :

— “ ... J'étais froide, immobile, comme une morte ; cet homme me porta près de la fenêtre ; l'air frais de la nuit me ranima. Je r'ouvris les yeux ; je regardai en bas, et la pensée me vint de me précipiter dans cet abîme. Ah ! Régine, s'il m'eût poursuivie jusque-là un moment auparavant, je lui eusse échappé ; je serais morte... Apparemment il eu peur de mon égarement et de mon désespoir, car il m'éloigna violemment du balcon, et dit en refermant la fenêtre : Ils sont partis, ne craignez rien ; je vais me retirer ; personne ne me verra sortir d'ici. Revenez vous-même au salon pour qu'on ne soupçonne rien... Personne, personne au monde ne saura que vous êtes à moi, Hélène... A présent, je ne suis plus jaloux ; je sais bien que vous n'épouserez pas M. de Malvalat ; mon amour, donnez-moi votre main en signe de pardon... ”

“ Je le repoussai avec horreur... Je descendis seule ; je m'en allai. Quand je rentrai au salon, j'étais comme un être sans intelligence, sans mémoire, sans jugement, et que l'instinct seul fait mouvoir... Je ne vis rien ; je n'entendis rien

de ce qui se passait autour de moi ; puis, tout-à-coup je me sentis fort mal, et j'espérai que j'allai mourir... Hélas ! on ne meut ni de désespoir, ni de honte, puisque j'ai survécu à cet horrible malheur !

“ Tu sais ce qui se passa le lendemain. M. de Malvalat partit. Tout était fini pour moi ; je restai sans espérance, sans avenir... L'avenir ! je l'avais vu si long et si beau avec l'époux que tu m'avais choisi, Régine !.. ”

“ Mais bientôt de nouvelles terreurs vinrent m'assailir. M. de Bearn m'écrivit ; il osa me parler de son amour, de ses droits... de ses droits infâmes acquis par la violence ! Il me rappela ces lettres qu'il m'avait reprises, et qui, me disait-il, sont un trésor dont il ne se séparera plus. Il me jurait que le secret de tout ce qui s'était passé avait été fidèlement gardé par lui. Enfin il déclarait qu'il voulait me revoir... J'ai répondu à cette lettre ; je lui ai encore demandé grâce et pitié, ma sœur ; je l'ai supplié de renoncer à moi... je n'ai rien obtenu... Il m'a seulement accordé un délai, il a fixé un terme à ce qu'il appelle mes irresolutions ; il m'a donné trois mois de trêve, à la fin desquels je dois consentir à devenir sa femme, sinon il déclarera partout, en montrant mes lettres, que j'ai été sa maîtresse. Les trois mois expirent dans huit jours !.. ”

“ Tu vois bien qu'il faut partir, ma sœur, qu'il faut que je m'aille cacher dans quelque retraite où le mépris du monde ne m'atteindra pas en face, où Gaston de Bearn ne pourra pas me suivre. Si nous avions un frère, Régine, je ne partrais pas, car il traiterait ce mariage comme nous sommes deux pauvres femmes sans défenseur, sans appui, dont un lâche a pu braver impunément le bonheur et la vie... ”

La lettre s'arrêtait là ; Georges la posa sur le pupitre, et se prit à réfléchir, les deux mains sur ses yeux, comme s'il eût craint de revoir ces lignes qu'il venait de lire avec une si âpre curiosité, une douleur si pleine d'indignation et de rage ; puis il se leva et examina ce qui l'environnait avec une minutieuse attention, comme pour s'assurer que rien n'était dérangé et qu'Hélène ne pourrait pas s'apercevoir que quelqu'un avait pénétré dans ces lieux où sans doute elle reviendrait s'enfermer le lendemain pour achever sa lettre. Le sa-g-froid lui était tout-à-coup revenu ; il s'approcha de la fenêtre et sans regarder au-dessous de lui, il franchit une seconde fois l'abîme ; tout peur du danger avait disparu chez lui, il s'était élancé du balcon sur la terrasse avec le même calme que s'il eût passé le seuil de sa chambre, et il dit à son chien qui s'était levé avec un cri plaintif.—Paix, Lara ! Ne réveillons personne et rentrons : nous avons demain à faire une forte journée !.. ”

Georges ne se coucha pas du reste de la nuit, il l'employa entièrement à écrire ; et le matin il enferma dans le tiroir de son bureau trois longues lettres : l'une pour son père, l'autre pour Thérèse, la dernière pour M. Thévenet ; ensuite, il descendit pour demander une voiture et des chevaux de poste ; Balthazar, le valet-de-chambre, partit sur-le-champ pour Fontainebleau ; il fallut environ trois quarts-d'heure pour remplir la commission. Georges alla attendre dans le jardin. Depuis long-temps, il ne s'était senti dans une disposition d'esprit si ferme et si calme. Les anxiétés, les doutes, les angoisses terribles qui le minaient de puis si long-temps, avaient enfin cessé ; il connaissait toute l'étendue de son malheur, il savait le terrible secret de la destinée d'Hélène. Maintenant, il se sentait fort parce qu'il voyait sa position en face, parce qu'il savait ce qu'il espérait, ce qu'il voulait, ce que lui dictaient son honneur, son devoir et le dévouement sans bornes de son amour. Bien qu'il fût de très-bonne heure encore, Mme Dubourjas était déjà levée, elle aperçut Georges dans le jardin et vint aussitôt le rejoindre.

— Bonjour, mon cher fils, lui dit-elle affectueusement, vous avez passé une bonne nuit, à ce qu'il me paraît, je vous trouve le teint animé, l'œil brillant ; voilà comme je voudrais vous voir toujours !... Moi j'ai mal dormi ; j'ai rêvé toute la nuit de ce monsieur de Bearn.

— Ah ! dit Georges, dont les yeux pâlirent à ce nom, qui fit refluer tout son sang vers son cœur, c'est que nous avions parlé hier soir de cet homme !

— Et vous ne savez pas tout, reprit Mme Dubourjas, hier soir ma femme de chambre, en me déshabillant, m'a raconté des bruits de Poffice ; on s'y entretenait de la vie que M. de Bearn mène à Fontainebleau. Figurez-vous qu'il s'y est tout-à-fait établi. Il a des chevaux, des piqueurs, une meute et une foule d'amis viennent le visiter ; tous gens de mauvais renom et de mauvaise compagnie. Dans le commencement il y avait aussi deux femmes, deux tristes créatures qu'il promenait en tisbury ; mais il les a renvoyées sous prétexte qu'il allait se ranger et faire un grand mariage. Jamais, cependant, il ne parle de Mlle d'Entrevaux.

— Ah ! pensa Georges, il tient sa promesse, il attend !

— Je ne sais si je dois avertir la comtesse de tout ce que j'ai appris, reprit Mme Dubourjas, je ne sais si je dois la prévenir du départ d'Hélène, avant le dernier moment.

— Non, non, Madame, dit vivement Georges, à quoi bon provoquer de nouveau ces douloureuses luttes ? D'ici au moment du départ de

Mlle d'Entrevaux il y a encore trois jours ; qui sait si la Providence n'amènera pas quelque changement ?..

La Providence, murmura Mme Dubourjas elle ne fait rien du tout quand on ne l'aide pas un peu !

— Madame, reprit Georges d'une voix grave et légèrement ému, je vais repartir pour Paris dans un quart d'heure, une affaire importante m'y appelle ; mais bientôt je serai de retour. Oui, je retournerai, je l'espère... demain, avant midi, je serai encore ici ; ... si je ne reviens pas... si le coir vous ne m'avez pas revu, ne m'attendez plus... Vous qui fûtes si bonne pour moi, Madame, vous qui m'avez honoré de votre amitié, donnez m'en alors une dernière marque ; voici une clé, la clé du secrétaire qui est dans la chambre que j'occupe ici ; vous y trouverez des lettres..

— Vous allez vous battre, Monsieur ! interrompit Mme Dubourjas, effrayée, eh, avec qui, grand Dieu ?

— Avec Gaston de Bearn, répondit Georges ; j'ai un ami à Paris, je vais le chercher pour être mon témoin ; nous reviendrons en poste cette nuit et demain, demain matin, il y aura dans la forêt de Fontainebleau un homme mort, Gaston de Bearn ou Georges de Roqueville !

---

## XI.

### LE JUGEMENT DE DIEU.

Il était environ trois heures après midi ; Clodomir Dumillet, paresseusement étendu dans son fauteuil, avait laissé tomber le volume in-12 qui devait lui tenir compagnie jusqu'à l'heure du dîner, et les bras croisés sur sa robe de chambre, son bonnet de velours rabattu sur les yeux, il sommeillait et rêvait une effroyable aventure de brigands. Tout à-coup la porte ouverte brusquement et une voix bien connue réveillèrent Clodomir en sursaut.— C'est vous ! s'écria-t-il en se levant vivement pour tendre les deux mains à Georges, et Lara ?... Puis, s'apercevant que son ami n'avait pas sa physionomie ordinaire, il ajouta : Qu'est-ce ? que vous est-il arrivé ? On dirait que vous avez eu quelque querelle...

— Non pas encore, Dumillet, répondit Georges ; mais demain j'aurai une affaire.

— Un duel ! s'écria Clodomir, ça n'est pas drôle ! Mais vous avez donc été insulté ?

— Non ! c'est moi qui serai l'agresseur, répondit froidement Georges ; je veux me battre avec M. de Bearn.

— Ah ! vous l'avez encore trouvé sur votre chemin !



—Ouï, et ceci sera un duel à mort. J'aurai la vie de cet homme, ou il aura la mienne, et je viens vous chercher pour être mon témoin, Dumillet.

—Je suis prêt, répondit-il, en tendant la main à Georges, je serai votre témoin, votre second, et, si vous le manquez, plus tard je ne le manquerai pas, moi !...

—Partons, dit Georges, partons ; il faut que cette nuit nous couchions à Fontainebleau.

Le voyage se fit rapidement et en silence ; Clodomir avait un air triste et grave qui décelait la douloureuse préoccupation où le jetait la situation de son ami. Georges, brisé de fatigue, sommeillait péniblement. Entre onze heures et minuit ils arrivèrent à Fontainebleau et descendirent dans un hôtel, en face du café de la Comédie.

—C'est là que demain matin nous rencontrerons M. de Bearn, dit Georges, en montrant le café ; un prétexte insignifiant amènera une querelle, je l'insulterai publiquement, et il faudra bien qu'il se batte....

Ils passèrent la nuit dans la même chambre. Avant de se coucher Georges dit à Clodomir :

—Mon ami, j'ai déjà fait quelques dispositions, j'ai écrit....mais c'est à vous que je voulais confier mes dernières volontés ; si je succombe, vous irez trouver mon père et Thérèse, vous leur annoncerez la funeste nouvelle, vous leur porterez un souvenir, une boucle de mes cheveux que vous couperez vous-même avant de me mettre au cercueil....Vous ferez cela, Dumillet, vous me le promettez ?....

Il ne répondit que par un signe affirmatif, et passa la main sur ses yeux pour cacher une larme. Georges repartit :

—Si je meurs, Lara est à vous ; je vous le donne, c'est un ami qui m'a suivi dans les terribles vicissitudes de ma vie....vous en prendrez soin, Dumillet....

—Toujours, toujours, comme de moi-même ! s'écria Clodomir, d'une voix brisée ; mais c'est impossible....vous ne succomberez pas !...il y a un Dieu là haut !...

—Soyons calmes, dit Georges, en mettant sur une table la boîte de pistolets qu'il avait apportée ; oui, j'espère, je crois qu'il y a au ciel une Providence qui veillera sur moi !...Bonsoir, mon ami ; il faut à présent essayer de dormir.

Le lendemain matin, Georges et Dumillet descendirent au café de la Comédie ; il y avait déjà là assez de monde ; quelques officiers d'un régiment en garnison à Fontainebleau jouaient et lisaient les journaux. Georges prit place un peu à l'écart et se fit servir. M. de Bearn n'était pas encore arrivé ; il y eut un quart d'heure d'attente

qui parut un siècle d'angoisses à Clodomir ; enfin, la porte du café s'ouvrit brusquement, et M. de Bearn entra. A l'aspect de Georges, il eut un mouvement imperceptible de surprise et d'hésitation ; mais, se remettant aussitôt, il s'avança d'un pas décidé vers le comptoir, dit quelques mots en riant à la demoiselle, et revint s'asseoir à une table en demandant un journal.

—Vous ne faites pas votre partie de billard, M. de Bearn ? dit un habitué.

—Bah ! répondit-il, est ce qu'il y a ici quelque chose de force à jouer avec moi !...J'ai battu, éreinté tous vos amateurs....

—Si vous voulez jouer avec moi, dit Clodomir, en se levant, je vous rendrai quatre points.

M. de Bearn le regarda d'un air étonné ; cette proposition, à laquelle il ne s'attendait nullement de la part d'un étranger, d'un homme qu'il voyait avec M. de Roqueville, lui causa une certaine surprise, et peut-être de l'inquiétude.

—Quatre points, dit-il, avec ironie ; la partie serait par trop inégale, Monsieur, on me trouve d'une certaine force ; demandez à ces Messieurs ; ils vous diront qui je suis.

—Je vous connais, répondit froidement Clodomir ; vous vous appelez Gaston de Bearn, et l'on dit que vous ne jouez pas mal.

—Pas mal ! répéta M. de Bearn avec une espèce d'éclat de rire ; allons, puisque vous voulez absolument perdre votre argent....mais vous ne me rendrez pas de points ; j'entends que la partie soit égale.

—Je parie vingt francs pour M. Dumillet, dit Georges, en se levant.

—Je les tiens, répondit M. de Bearn, parbleu, je les tiens ! il est tout naturel que vous soyez contre moi, Roqueville.

—Toujours, et en tout, répondit Georges, en le regardant en face. Mais cette espèce de provocation n'eut aucun résultat ; M. de Bearn, sans y répondre, passa dans la salle de billard.

La partie s'engagea. M. de Bearn et les spectateurs eux-mêmes semblaient comprendre que ce n'était pas là une partie ordinaire, un délassement, un jeu ; le silence le plus complet régnait dans la salle ; on n'entendait rien que le choc des billes sur le tapis. M. de Bearn était incontestablement le plus fort ; il gagna.

—Voilà votre argent, dit Georges, en jetant une pièce de vingt francs sur le tapis ; avec moi, la revanche.

—Tout ce que vous voudrez, répondit M. de Bearn, étonné, je suis prêt à vous rendre les quatre points, mon cousin....

—Votre cousin !...interrompit Georges, en

élevant la voix, je vous ai déjà défendu de m'appeler ainsi ! . . .

—Plait-il ? que dites-vous ? s'écria M. de Bearn en redressant sa grande taille.

—Je dis que je vous défends de m'appeler votre cousin, parce que je ne reconnais pas pour non parent un homme aussi peu honorable que vous . . .

—Roqueville, interrompit encore M. de Bearn, vous êtes venu avec le dessein de m'insulter ; pourquoi ? que me voulez-vous ? Parce que j'ai gagné mon procès, faut-il que je me batte contre vous jusqu'à ce que mort s'ensuive ? Allons donc, vous êtes fou ! Vous ne tenez peut-être pas à la vie, mais moi je ne me soucie pas du tout de me faire tuer !

—Si je vous tuais, s'écria Georges, ce serait bien véritablement le jugement de Dieu.

—Quel adversaire ! s'écria ironiquement M. de Bearn ; après avoir perdu en première instance et devant la cour royale de Rouen, vous voulez en appeler encore au jugement de Dieu ! Voilà ce qui s'appelle épuiser toutes les juridictions.

A ces mots, il fit un pas pour sortir.

—M. de Bearn, dit Georges en se mettant devant lui, vous avez gagné devant les tribunaux, mais l'opinion publique vous a condamné ! Tout le monde dit que vous êtes un voleur et un faussaire.

—Insolent ! s'écria M. de Bearn, en s'avançant vers Georges avec un geste de menace

—Un instant, ne nous fâchons pas, dit Clodomir en se mettant entre eux.

—M. de Roqueville, continua Gaston de Bearn en se contenant, je veux bien être calme, mais il faut rétracter . . .

—J'ai dit, répéta lentement Georges, que vous êtes un voleur et un faussaire.

—Vous allez vous repentir de m'avoir fait cette insulte ! s'écria M. de Bearn en s'avançant furieux sur Georges, qui d'un geste violent le repoussa et lui dit froidement :

—Je vous ai touché, Monsieur : qui touche, frappe, vous le savez : je suis prêt à vous rendre raison.

—Oui, nous nous battons ! s'écria Gaston de Bearn les yeux flamboyants, les dents serrées ; nous nous battons, Monsieur !

—Enfin ! dit Georges, en serrant le bras de Clodomir : puis se tournant vers M. de Bearn, il ajouta froidement : Votre heure, Monsieur ?

—Sur-le-champ, à un quart de lieu d'ici, dans la forêt ! le temps seulement de trouver mes témoins.

—C'est bien ! voici le mien et je suis à vos ordres, répondit Georges ; une fois sur le terrain nous réglerons les conditions du combat.

—Messieurs, dit Gaston de Bearn en s'approchant de la table où étaient les officiers, deux d'entre vous veulent-ils me rendre le service de nous accompagner ? il s'agit d'une affaire d'honneur.

Dumillet était allé chercher les armes, il revint aussitôt et montrant la boîte de pistolets à Georges, il lui dit : je connais cela mieux qu'une queue de billard : de toutes manières cet homme est un homme mort ! . . .

Un moment après, les deux adversaires sortirent du café avec leurs témoins.

En entrant dans la forêt de Fontainebleau par le petit chemin qui tourne à gauche de la rue des Sablons, on trouve, à deux cents pas environ une allée couverte qui aboutit à une vaste clairière, coupée de rochers dont les crêtes arides sont couvertes d'une mousse noirâtre. Le sol est sablonneux par parties et semé çà et là de bruyères roses. Une petite source qu'on entend sourdre entre les rochers, forme un maigre ruisseau qui bientôt se perd entre les sables. Les promeneurs viennent rarement visiter ce site âpre et isolé, et l'on trouverait difficilement un lieu plus propice aux terribles préparatifs d'un duel.

Les témoins s'arrêtèrent : Dumillet et l'un des officiers qui accompagnaient M. de Bearn déposèrent sur une roche à fleur de terre deux épées et la boîte de pistolets. Georges était réellement calme pendant ces préparatifs, M. de Bearn, au contraire, avait l'air animé, la tête haute, et l'on voyait le sang refluer violemment à ses joues empourprées.

—Il n'a pas peur ; mais il est troublé pourtant ! pensa Clodomir.

—Messieurs, dit tranquillement Georges, en se tournant vers les témoins, il serait inutile de faire aucune tentative de réconciliation ; ne vous occupez qu'à régler les conditions du combat. Je laisse à mon adversaire le choix des armes.

—Nous nous battons au pistolet, à vingt-cinq pas et de pied ferme ! dit M. de Bearn d'une voix brève et gutturale qui trahit tout-à-coup l'espèce de trouble qu'il éprouvait.

Les témoins chargèrent les armes et mesurèrent la distance avec une scrupuleuse attention. Pendant ces préparatifs, M. de Bearn alla vers le ruisseau qui s'écoulait entre les sables, et, déboutonnant la manche de son habit avec affectation, il trempa sa main droite dans l'eau et l'agita en l'air comme pour en faire descendre le sang, puis il mouilla aussi ses yeux, dont le globe paraissait sec et enflammé.

Les préparatifs du combat étaient terminés. On tira au sort pour savoir qui ferait feu le premier : le hasard favorisa M. de Bearn. Alors les deux adversaires prirent place.

—Un moment, dit Dumillet en s'approchant de M. de Bearn, n'y a-t-il rien sur vous qui puisse amortir la balle ?

—C'est juste, répondit-il ; et, déboutonnant sa redingote, il tira de sa poche de côté un portefeuille et une boîte à cigares qu'il déposa par terre à côté de lui.

Les témoins se retirèrent un peu à l'écart, et, une demi-minute après, retentit le formidable signal. Gaston de Bearn leva lentement son arme et visa pendant deux secondes, le coup partit. . . Georges fit un mouvement.

—Il est touché ! dit un des témoins.

Alors M. de Bearn jeta son arme et fit quelques pas en avant.

—A votre place, Monsieur ! lui cria Georges ; maintenant c'est à moi de tirer !

Gaston de Bearn recula et resta de profil, immobile, la tête haute et les bras croisés sur la poitrine. Georges leva son pistolet d'une main mal assurée et pressa la détente . . . M. de Bearn ne fit aucun mouvement, il resta encore quelques secondes debout, puis il s'affaissa sur lui-même et tomba comme foudroyé. . . Les témoins se précipitèrent vers lui.

—Ne me touchez pas ! dit-il d'une voix stralulée ; je suis un homme mort !

Une affreuse pâleur s'était subitement répandue sur son visage, sa respiration bruyante et entrecoupée sortait avec effort de sa bouche contractée par de faibles convulsions, et ses yeux ouverts roulaient dans leur orbite. Georges s'approcha et dit aux témoins :

—Messieurs, un pas en arrière, je vous prie ; . . . il faut que je parle à cet homme. . . et il n'a peut-être plus qu'un moment. . .

Puis, se penchant sur le blessé, il dit à voix basse :

—Gaston de Bearn, je ne vous ai pas tué parce que vous aviez volé ma fortune ! . . . je vous ai tué parce que vous aviez déshonoré Mlle d'Entrevaux. . . Vous allez mourir. . . Si vous voulez que Dieu vous pardonne, rendez-moi ces lettres. . . ces lettres, Gaston, où sont-elles ?

Le mourant tourna les yeux vers le portefeuille posé par terre près de lui et fit signe à Georges de le prendre ; puis il tenta un effort comme pour se relever ; mais le sang s'écoula en nappe de la profonde blessure qu'il avait au côté, ses mains raidies s'agitèrent, il retomba en arrière sans proférer une plainte. . . Il était mort !

Une heure après, Georges, pâle et souffrant de la blessure qu'il avait reçue à l'épaule, arrivait aux Charmillies. Mme Dubourjas accourut au-devant de lui dans l'avenue.

—Ah ! s'écria-t-elle en pleurant d'émotion et de joie, par quelles angoisses j'ai passé depuis ce matin ! je ne suis pas dévote, pourtant j'ai fait bien des prières ! . . . enfin, c'est vous ! . . . mais, grand Dieu ! vous êtes blessé ! . . .

—Ce n'est rien, Madame, répondit-il, la balle m'a touché à l'épaule. . .

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle ? et cet homme ! et M. de Bearn ?

—Il est mort, dit Georges avec un tressaillement intérieur ; car il avait encore devant les yeux ce cadavre livide et baigné dans son sang.

Mme Dubourjas respira son flacon de sels, elle était réellement près de se trouver mal de saisissement et de crainte du danger passé.

—Mon cher Georges, dit-elle, je vais annoncer cet événement à la comtesse ; je n'ai rien dit, on ne s'est douté de rien ici. . .

—Je vais en faire part moi même à Mlle d'Entrevaux, dit Georges ; je lui donnerai avec ménagement cette nouvelle ; fiez-vous en à moi, Madame ; je lui parlerai aussi de sa résolution, de son départ, et peut-être. . . A présent j'espère qu'elle restera.

Hélène était seule dans sa chambre quand on annonça M. de Roqueville.

—Bon Dieu ! dit-elle en le voyant, vous êtes pâle, Monsieur ! que vous est-il donc arrivé ? Puis, s'apercevant qu'il avait un bras immobile et attaché sur sa poitrine avec une cravate de soie, elle ajouta avec un effroi mortel : Vous êtes blessé ! . . .

—Oui, Mademoiselle, répondit-il en s'asseyant près d'elle, j'ai été blessé dans un duel.

—Dans un duel ! et contre qui ?

—Contre un homme que j'ai tué. . . contre M. de Bearn !

Hélène jeta un cri sourd ; elle ne put parler ; mais son regard éperdu sembla interroger Georges ; elle comprenait qu'elle avait été la cause de ce duel à mort.

—M. de Bearn a succombé dans un combat loyal et où il pouvait avoir ma vie comme j'ai eu la sienne, reprit Georges. Avant de mourir il m'a confié sa dernière volonté ; il m'a chargé de vous remettre ceci.

A ces mots il déposa entre les mains d'Hélène le portefeuille qu'il venait de tirer de dessous son habit.

—Ah ! Monsieur, murmura Hélène avec des

sanglots convulsifs, que Dieu pardonne à ce malheureux !

Il y eut un silence, puis Georges reprit :

—Ce soir je retourne à Paris. Laissez-moi du moins emporter l'espérance que vous renoncerez à votre résolution, que vous n'irez pas vous enfermer pour toute la vie dans un couvent ! Oh ! Mademoiselle, regardez autour de vous ! Songez à tout ce que vous voulez quitter, et vous verrez que vous pouvez être encore heureuse en ce monde !

Elle secoua la tête en pleurant.

—M. de Malvalat vous aime et vous l'aimez, raprit Georges avec effort ; aucun obstacle réel ne vous sépare ; vous n'avez qu'à dire un mot pour être heureuse....

—Vous ne savez pas tout, répondit Héléne d'une voix brève ; écoutez-moi ; c'est vous que je fais juge de ma situation, de mon avenir. Vous êtes un homme d'honneur, M. de Roqueville, répondez-moi franchement... Croyez-vous qu'un homme d'honneur puisse épouser une femme que le crime d'un misérable a souillée, que cette femme puisse sans honte et sans remords se donner à lui ?

—Oui, répondit Georges, oui, sur mon ame et sur mon honneur, je le crois !

Puis il ajouta d'une voix plus basse :

—Cette femme n'a plus à rougir devant personne, quand le misérable qui l'avait outragée a disparu de ce monde !

—Ah ! murmura Héléne, il est vrai, M. de Bearn est mort !

Alors Georges lui parla long-temps du bonheur intérieur, des satisfactions intimes et douces que donne une famille ; il l'exhorta à prendre une résolution qui comblerait sa sœur de joie et lui assurerait un heureux et paisible avenir. Emporté par sa propre émotion, dominé par un attendrissement profond, il tenait les mains de la jeune fille dans sa main et arrêtait sur elle son regard plein de douleur et de passion. Le cœur d'Héléne s'émut à cette voix ; elle comprit tout-à-coup l'amour, le dévouement de Georges, sa noble générosité.

—M. de Roqueville, dit-elle, oui, je comprends le bonheur tel que vous me le peignez, dans les douces habitudes de la vie intérieure, dans l'amour d'un honnête homme. J'espère encore en l'avenir... Et vous ? sans doute vous serez heureux aussi... vous trouverez une femme digne de vous.

—Moi ! murmura-t-il en détournant la vue, je ne me marierai jamais !

Il y eut un silence ; puis Georges reprit avec effort :

—Votre choix est fait ; vous allez rendre la tranquillité et le bonheur à votre sœur, en le déclarant....

—Oui, mon choix est fait, dit Héléne en baissant la vue, mon cœur est libre de tout amour ; mais il y a un homme que j'estime entre tous, pour lequel je ressens l'amitié la plus vive et dont je me trouverais heureuse de devenir l'épouse... cet homme est l'ami de ma sœur, sa famille est depuis long-temps connue de la mienne... il a été dépouillé de sa fortune par un misérable ; mais je suis riche pour tous deux....

Roqueville la regarda tout éperdu ; il ne savait s'il comprenait. Alors elle se pencha un peu vers lui et reprit d'une voix encore plus basse :— Georges, voilà ma main !

Il y avait un quart d'heure que Mme Dubourjas attendait dans la galerie qui précédait la chambre d'Héléne ; elle avait assisté de loin à une partie de l'entretien dont elle n'avait pas entendu un seul mot ; mais quand elle vit Georges serrer sur sa bouche et sur son cœur la main que lui donnait Héléne, elle comprit parfaitement de quoi il s'agissait, et elle se retira discrètement pour aller en faire part à la comtesse.

—Est-il possible ! s'écria Mme d'Aire en pleurant de joie ; voilà peut-être ce qu'elle n'osait pas me dire !....

—Peut-être ! murmura Mme Dubourjas en hochant la tête ; enfin, n'importe !....

Au bout de quelques jours, le marquis de Roqueville et Thérèse arrivèrent aux Charmilles ; M. Thévenet les accompagnait. Georges était allé au-devant d'eux... Après avoir embrassé son père, il tendit la main au notaire et lui dit avec effusion :—Mon cher Thévenet, Mlle d'Entrevaux veut absolument que j'emploie l'argent compiant qui forme une partie de sa magnifique dot ; nous rachèterons Roqueville.

—Oh ! nous ne passerons pas cet acte-là dans mon étude, répondit le notaire ; il n'en sera pas besoin pour vous remettre en possession, attendu que la chose est déjà à peu près faite.

Et comme Georges le regardait d'un air stupéfait, il ajouta :

—Mlle Alice de Roqueville-Bearn est une personne d'honneur. Quand elle a appris la mort de son frère, dont elle est de droit l'unique héritière, elle m'a fait venir à la grille de son couvent, et elle m'a déclaré qu'elle renonçait à cette fortune, frauduleusement acquise selon sa conscience. C'est une véritable restitution, et nous en avons sur-le-champ passé l'acte.

—Oui, mon fils, s'écria le marquis, dont le

visage vénérable était couvert de larmes de joie, nous emmènerons ta femme à Roqueville !

.....  
 Environ un mois plus tard, Clodomir Dumillet achevait sa toilette devant une grande glace où se réfléchissait sa taille un peu carrée, serrée dans un magnifique habit noir. Il releva les plis de sa cravate blanche, artusement nouée, passa la main dans ses cheveux frisés, et mit ses gants jaunes ; puis se tournant vers Lara, qui, assis sur ses pattes de derrière, avait assisté à sa toilette et suivi tous ses mouvements d'un œil intelligent, il lui dit :

—Voilà qui est fini ! Il me semble que je suis terriblement beau... cela ne peut pas être autrement ! Dis-donc, Lara, tu sais que nous sommes de noces aujourd'hui !....

MME CHARLES REYBAUD.

## LE SERIN JACOBITE.

### I.

C'était en 1713, sous le règne de la reine Anne, après la signature de la paix d'Utrecht, lorsque la ville de Londres, encore émue de l'agitation des derniers événements politiques, voyait de temps en temps les orateurs de la foule exprimer tout haut leurs opinions, parodiant en plein air ou dans les tavernes les disputes du parlement.

Au tournant d'une rue du West-End, poursuivi par les *hourras* d'un tumulte, un gentilhomme s'arrêta devant un hôtel aristocratique, et fit retentir la porte de ces coups de marteau précipités qui annoncent le visiteur du beau monde. La porte s'ouvrit, et le gentilhomme entra, non sans avoir remercié par un salut à la fois digne et familier le cortège populaire, qui lui répondit par une acclamation où l'on distinguait ces mots : " A bas le duc de Marlborough ! Vive Charles Mordaunt, comte de Peterborough ! "

La demeure où le comte, car c'était lui, s'introduisit, aussi bruyamment escorté, semblait être de celles devant lesquelles le tumulte passe d'ordinaire rapidement, et où rien n'invite la populace politique à casser les vitres. On y respirait dès l'entrée cet air particulier de calme et de repos qui circule non seulement dans les couvents, mais encore chez la plupart des vieilles filles. Le portier était un vieillard en cheveux blancs, et c'était le seul domestique de son sexe qui vécût sous ce pacifique toit. Ce fut une femme de chambre qui fit passer le comte dans l'appartement de la respectable lady Judith Carey, propriétaire de l'hôtel, et tante maternelle de Charles Mordaunt, comte de Peterborough.

En attendant sa vénérée parente, qu'on était allé avertir de son arrivée, le comte reconnut au

premier coup d'œil que les opinions de la vieille miss étaient toujours les mêmes : un seul tableau décorait le salon, et c'était le portrait de Jacques II, le souverain détrôné. Lady Judith, fidèle jacobite, avait renoncé au monde et vivait loin de la cour depuis la révolution de 1688, il est vrai que les mauvais plaisants faisaient remarquer que l'époque de cette retraite coïncidait avec celle de la découverte de quelques cheveux blancs sur sa tête blonde, comme si une jolie lady était embarrassée de dissimuler ce premier signe du départ de la jeunesse, dans un siècle où femmes et hommes portaient perruque. La vérité était que lady Judith avait encore plus d'un adorateur déclaré de ses charmes et de sa vertu le jour où elle renonça tout-à-coup à les faire admirer plus long-temps au palais de Saint-James. Avec le laps des années, le jacobitisme de lady Judith était devenu une vraie passion platonique : elle adorait les Stuarts dans le passé, le présent et l'avenir. Ses regrets lui peignaient en beau tout ce qui avait précédé 1688 ; ses espérances lui faisaient entrevoir dans le retour de l'auguste famille exilée un nouvel âge d'or pour l'Angleterre : espérances et regrets suffisaient pour la consoler éternellement du présent.

Son neveu et son héritier, le comte de Peterborough, cet aimable seigneur, ce chevalier original, qu'on a surnommé le *don Quichotte* de l'histoire, n'avait pas toujours été précisément dans les honnes grâces d'une tante si fidèle à ses principes. Le comte avait servi le roi Guillaume, et il servait encore la reine Anne ; mais, en bonne parente, après lui avoir fait subir ses longues homélies contre l'usurpation et les sujets rebelles, lady Judith s'adoucissait en souvenir de sa mère, l'amnistiait d'avance au nom de Jacques III, et lui promettait même la confirmation de tous ses privilèges, titres, grades et emplois, sous la prochaine restauration. Bref, lady Judith aimait beaucoup son neveu, et en apprenant sa visite, elle fût accourue avec plus d'empressement, si elle n'eût été occupée à écouter le seul rival qu'il eût dans ses affections.

Ce rival du noble comte, du vainqueur de la Catalogne, du général, de l'amiral, du diplomate, de l'orateur, du galant courtisan, ô vanité des gloires humaines !.... c'était.... un serin !

Il est vrai que Fifi, aux yeux de lady Judith, était une créature de Dieu bien plus extraordinaire que tous les généraux, amiraux, diplomates, orateurs et courtisans de la nouvelle cour de Saint-James ; Fifi était un oiseau miraculeux ; il chantait, sans serinette, un air tout entier, un air jacobite, et prononçait très-distinctement ces mots sacramentels : *Vive le roi Jacques !* Fifi était donc mieux qu'un serin, c'était presque un personnage politique.

Aussi on devine que Fifi, quand il n'était pas sur le doigt de sa maîtresse, chantait son refrain royaliste dans une cage dorée. C'était lady Judith qui renouvelait de ses mains l'eau et le millet de sa riche prison ; c'était elle qui lui donnait chaque jour un biscuit sucré. On n'était pas admis facilement à l'honneur de voir et d'entendre Fifi : il fallait pour cela avoir des opinions bien connues, et ce mystérieux culte rendu à Fifi n'avait pas peu contribué à donner à l'oiseau une réputation sans pareille dans un certain monde. On lui attribuait encore plus de dons que le ciel ne lui en avait départi, et, selon quelques dames *bien informées*, ce n'était pas seulement un air que chantait l'oiseau, il en chantait dix, ce n'était pas seulement *vive le roi Jacques !* qu'il prononçait, mais tout un discours sur les droits légitimes des Stuarts, tout un discours plus éloquent que ceux de lord Bolingbroke.

Tel qu'il était réellement, Fifi faisait le bonheur de lady Judith ; elle passait sa vie à écouter ou à caresser le charmant oiseau ; elle l'aimait presque autant que le roi Jacques lui-même, et si elle avait pu tester en faveur d'un serin, certes, lord Peterborough aurait eu tort de trop compter sur l'héritage de sa respectable tante ; mais, protégé par les lois anglaises sur les testaments, le comte riait, à part lui, de la faveur de son rival, et se permettait même de contrarier quelquefois sa tante en critiquant le miraculeux oiseau. C'était, il est vrai, en rusé diplomate qu'il attaquait les qualités rares de Fifi : il avait persuadé à sa tante qu'il en était jaloux, et lady Judith lui pardonnait une jalousie qui lui prouvait qu'elle était aimée de son neveu.

— Comme vous voilà fait, Charles ! dit-elle au comte en l'apercevant ; quel a été votre dernier valet de chambre, ou de quel pays sortez-vous ? Car, comme le prétend le poète Swift, vous êtes à Vienne lorsqu'on vous croit à Madrid.

— Chère tante, répondit le comte, je viens tout simplement d'Italie, où j'ai passé, il est vrai, un mois en prison ; mais le désordre de ma toilette date de mon arrivée à Londres, et mon dernier valet de chambre a été la populace, qui m'a escorté jusqu'à votre porte pour me demander excuse de m'avoir pris pour un grand homme et de m'avoir voulu jeter dans la Tamise, en raison de cette méprise.

— Que voulez-vous dire, cher neveu ?

— Je veux dire chère tante, que je traversais modestement à pied Grosvenor-Square, en me rendant chez vous, lorsqu'un mauvais drôle a crié que j'étais le duc de Marlborough : là-dessus, une vingtaine d'autres drôles, plus mauvais encore, m'ont assailli aux cris de *à bas Marlborough ! à bas Pavare ! à bas le traître !* etc. ; ils commençaient même à porter la main sur moi,

lorsque je me suis avisé de leur dire : " Vous vous trompez, Messieurs, je ne suis pas le duc de Marlborough, et je vais vous en donner deux preuves : premièrement, je n'ai que cinq guinées dans la poche ; deuxièmement, je vous en fais cadeau." Et je les ai jetées à cette canaille qui les a ramassées ; puis, sur l'indication d'un ancien laquais survenu en ce moment, j'ai été salué de mon vrai nom ; je crois qu'on m'aurait porté en triomphe pour mes cinq guinées, si je ne m'étais esquivé, aussi peu jaloux d'être caressé que d'être rudoyé par ces grossières mains.

— Mon cher Charles, dit lady Judith en riant, je vous reconnais bien, moi, à votre malicieuse saillie et à votre générosité. Voyons combien va me coûter maintenant cette épigramme contre lord Marlborough : revenez-vous bien endetté de ce nouveau voyage ? Mais, d'abord, l'histoire de votre prison.

— Je reviens avec tous les droits possibles à la pitié d'une vraie jacobite, chère tante, vu que le mois de prison que j'ai fait dans la forteresse d'Urbino m'a été imposé pour notre roi légitime.

— Pour Jacques III, Charles ! Seriez-vous converti à la bonne cause ? vous entendrai-je enfin crier *vive le roi Jacques III !* comme un fils... dèle sujet ?

— Comme Fifi, vous voulez dire ? s'écria le comte en interrompant sa tante au milieu de sa phrase.

— Eh bien ! oui, comme Fifi, incorrigible moqueur.

— Chère tante, plaisanterie à part, je reviens, je vous jure, l'ami reconnaissant de votre heureux oiseau ; et d'abord, pouvais-je ne pas penser à sa fidélité politique, à sa bienheureuse cage et à sa bonne geôlière, lorsque je me suis vu sous les verroux d'une prison italienne ? Mais, bien mieux, je n'ai pu réellement briser mes fers qu'en invoquant ma parenté avec vous et vos opinions à défaut des miennes.

— Je cherche encore à vous comprendre, Charles.

— En deux mots, au moment où j'entrais à Urbino, ne songeant qu'à ma santé un peu altérée, nullement à la politique, je me vis arrêté par les ordres du pape, avec tous les Anglais alors dans les états pontificaux, comme suspect d'un projet d'enlèvement contre la personne du chevalier de Saint-Georges... pardon, chère tante, de Jacques III, voulais-je dire. Or toutes mes réclamations et toutes celles de notre diplomatie n'avaient encore pu obtenir ma liberté, lorsque je reçus une lettre de vous dans laquelle vous me donniez de vos nouvelles et de celles de votre cher oiseau, sans oublier de me dire, selon votre coutume, que l'adorable créature ne cessait de chanter son refrain loyal et de répéter chaque

jour son hommage de fidélité. Eh bien, cette lettre, que je fis passer au légat de Bologne, a eu plus de crédit que toutes les pièces diplomatiques, et l'on a délivré en moi non le général ou l'amiral anglais, mais le neveu de la plus royaliste des tantes.

—Ah ! Charles, vous revenez bien flatteur de votre voyage ; mais je suis trop heureuse de vous croire, que vous soyez sincère ou non dans votre reconnaissance. Allons, venez premièrement saluer votre libérateur dans sa cage, et puis nous réglerons le petit compte qui, pour la première fois de votre vie peut-être, vous force de rendre justice à mon favori.

De toutes les manières, le comte de Peterborough savait bien qu'il n'aurait pas échappé au plaisir problématique d'entendre le précieux oiseau : il suivit donc sa tante avec la satisfaction de l'avoir mise de bonne humeur, et bien persuadé qu'elle remplacerait par une bourse bien garnie les cinq guinées jetées tout-à-l'heure à la populace de Londres. Le comte avait souvent besoin de rendre lady Judith indulgente pour ses folles dépenses, et il n'était pas embarrassé pour intéresser sa générosité par quelque bonne histoire ; mais cette fois il sortait réellement du château d'Urbain, où il avait été enfermé par suite d'une dénonciation faite à la police romaine. Lady Judith dédommagea donc, sans trop compter, ce martyr de la sécurité du prétendant.

## II.

Quelque affection qu'eût lord Peterborough pour lady Judith Carey, la bonne douairière n'eût peut-être pas reçu sa première visite, sans la pénurie de ses finances, qui lui défendait de se présenter partout ailleurs honorablement. Il avait au cœur un sentiment plus tendre, plus exclusif, plus tyrannique que celui qu'on éprouve pour la meilleure des tantes ; il y avait pour lui, à Londres, une voix plus ravissante que celle du merveilleux serin. Lord Peterborough était amoureux de la célèbre chanteuse Anastasie Robinson. Il s'en croyait aimé ; il l'était même réellement, et son orgueil seul résistait encore au désir de lui donner son nom par un mariage public. Quand revenait quelquefois entre elle et lui cette question sérieuse du lien légitime, il se rejetait sur les préjugés de sa tante, qui, selon le comte, déshériterait un neveu assez peu jaloux de son rang pour le faire partager à une femme de théâtre. En dédommagement de ce refus continu de légitimer leur liaison intime, lord Peterborough accablait sa maîtresse de présents ; il ne savait résister à aucun de ses caprices, et, bien plus, il se plaisait à les faire naître uniquement pour prouver qu'il les avait souvent prévus. Anastasie devinait bien le motif de tant de complaisances, et si elle

feignait quelquefois d'être un peu difficile à contenter, c'était uniquement pour fatiguer la libéralité galante du comte, et l'amener à convenir qu'il lui en coûterait cent fois moins de l'avoir pour femme légitime toute sa vie qu'une seule année pour maîtresse. L'héritage de la tante risquait donc d'être dévoré par anticipation ; mais rien n'était trop magnifique et trop cher aux yeux du comte pour Anastasie ; aucune de ces fantaisies ne lui semblait extravagante, tant qu'elle n'était pas impossible à satisfaire.

Un jour mylord Peterborough trouva Anastasie rêveuse, et, à sa petite moue, à son demi-sourire, il comprit qu'elle avait quelque requête à lui adresser. La duchesse de Northumberland s'était montrée la veille à Hyde-Park dans le plus délicieux équipage attelé de deux charmants poneys. Anastasie, qui l'avait long temps suivie des yeux, s'était récriée sur la forme disgracieuse de sa propre voiture et sur le trot lourd de ses deux grands chevaux allemands.—Elle ne sait pas, se disait à part lui le comte, que le carrossier et le maquignon de la duchesse n'attendent plus que mes derniers ordres, et qu'en un quart d'heure nous pouvons aller à notre tour à Hyde-Park, exciter l'envie de toutes les lady's à la mode.

Hélas ! le pauvre comte était bien loin de deviner le désir qu'exprimaient la rêverie d'Anastasie, sa petite moue et son demi-sourire. Après bien des circonlocutions et des détours oratoires, elle lui déclara qu'elle serait la plus malheureuse des femmes, qu'elle ne chanterait plus une note au théâtre ni chez elle, qu'elle languirait, qu'elle tomberait malade, qu'elle se laisserait mourir, si elle n'obtenait pas la possession du serin de lady Judith Carey !

Le serin de lady Judith ! Le comte Peterborough eût autant aimé qu'Anastasie lui demandât le *phénix* de la mythologie grecque, le *roc* des *Mille et une Nuits*, le *Poisseau bleu* des contes de fées, la *simorgue* et tout autre oiseau de la création des poètes ou du monde anté-diluvien. Le serin de lady Judith ! Mais comment l'obtenir de sa tante ? Impossible ! Jamais princesse du temps des romans de chevalerie n'avait mis à pareille épreuve son aventureux chevalier. Evidemment Anastasie voulait lui faire perdre la raison, ou peut-être plaisantait-elle ? Mais non : la demande était sérieuse, Anastasie le lui démontra, et plutôt que de renoncer à sa maîtresse, mylord Peterborough lui promit qu'elle aurait le serin. *Par quels moyens ?* il ne le savait pas encore lui-même, et il le promit avec l'arrière-pensée du désespoir.—Si je ne puis tenir ma promesse, se disait-il, eh bien ! je me tuerai, ou plutôt j'irai me faire tuer !—Car mylord, tout excentrique qu'il était, à la fois marin et soldat, n'avait pas besoin du suicide pour abrégier ses jours ; sans compter

que, voyageur intrépide, connaissant, comme Swift le lui rappelait dans une épître, tous les postillons et tous les rois de l'Europe, il pouvait, dans un dernier voyage, se faire verser sur quelque cime des Alpes ou des Pyrénées.

Cependant il avait promis le serin, et il finit par préférer le désespoir probable de sa tante au sien, c'est à dire à celui d'Anastasia ; car l'obtenir de bonne grâce était par trop difficile ; et il se décida à le dérober. Comment s'y prit-il ? comment trompa-t-il la vigilance affectueuse de lady Judith ? on l'ignore. Sans doute que, de même qu'en Catalogne, pour s'emparer de la forteresse de Denia, il s'était ménagé des intelligences dans la place : n'importe enfin, le comte Peterborough apporta le célèbre serin à Anastasia, en lui recommandant de le cacher à tous les yeux, de ne le garder que pour elle seule ; ce que la capricieuse cantatrice promit, touchée de la nouvelle preuve d'amour que lui donnait un si grand capitaine. Or il faut savoir que, sans espoir de tromper la bonne dame, mais uniquement pour faciliter l'enlèvement de Fifi, on avait substitué au merveilleux oiseau un autre canari de la même taille, de la même nuance de couleur, aussi bien apprivoisé, exactement semblable en un mot... excepté qu'on eût vainement attendu de lui et l'air jacobite, et ces mots si bien prononcés, ce défi politique jeté par un pauvre oiseau à tous les whigs et à tous les rebelles d'Angleterre : *Vive le roi Jacques.*

Le comte de Peterborough, effrayé de son audace et de son larcin, n'osait plus se présenter devant sa tante ; il s'éloigna même pendant quelque temps pour éviter toute explication. Lorsqu'il reparut chez elle, un grave incident avait eu lieu dans la politique d'action, et la vieille lady Judith ne pouvait y être restée insensible. Poussé par de mauvais conseillers, le chevalier de Saint-Georges avait débarqué en Ecosse ; mais la fortune avait trahi son courage, et il s'était rembarqué vaincu, sa tête mise à prix, presque aussi malheureux à Sheriffmour que le fut vingt ans après son fils Charles-Edouard à Culloden.

Le comte de Peterborough n'eut donc pas besoin de paraître étonné en trouvant sa tante si triste. Allant au devant de toutes ses condescendances, elle l'entretint tout d'abord elle-même de la catastrophe dont elle gémissait en fidèle Jacobite ; puis, par une transition naturelle, passant au serin favori : " Ah ! mon cher Charles, ajouta-t-elle, non sans faire pâlir et frissonner le comte, vous qui quelquefois ne voulez pas croire à la sensibilité de Fifi... apprenez que le pauvre oiseau, depuis que notre prince légitime a été si fatalement trahi, refuse de faire entendre une seule note ; jugez si ce témoignage de deuil ne m'attaque pas encore davantage à mon idole ! "

Grâce à sa bonne étoile et à la prévention de la noble douairière, le comte de Peterborough était sauvé. Il n'eut garde de démentir cette explication du silence sympathique de l'oiseau royaliste, et, après avoir placé cet *éloquent* mutisme à côté du dévouement filial qui rendit jadis la parole au fils muet de Crésus, il alla recommander à sa chère Anastasia de garder plus scrupuleusement que jamais le secret de son heureux larcin.

### III.

Il est de ces esprits chagrins et misanthropes qui, habiles à découvrir une tache au soleil et une mauvaise pensée dans un cœur de femme, soupçonnent peut-être Anastasia Robinson d'avoir bien moins désiré la possession du fameux serin, que le désespoir et, par suite, la mort de cette excellente tante, qu'on lui opposait comme le seul obstacle à son mariage avec le comte de Peterborough. Si elle avait fait ce calcul, elle fut bien trompée sans doute. Toutefois, le serin substitué mourut de sa mort naturelle ; il mourut, et, pour comble de douleur, la noble lady Judith se trouvait alors sans consolateur, son neveu chéri était en voyage. Dieu sait combien de larmes coulèrent sur l'oiseau défunt !

La source de ces larmes n'était pas encore tarie, lorsqu'on introduisit auprès de lady Judith une jeune et belle étrangère qui lui avait fait demander un entretien mystérieux. Lady Judith, qui n'allait plus ni à la cour, ni dans le monde, ni au théâtre, n'avait jamais entendu ni vu la célèbre Anastasia, et c'était elle. En vrai sirène, elle captiva facilement l'attention de la vieille douairière, écarta adroitement le motif supposé de l'entretien sollicité par elle, et plus adroitement encore se trouva comme naturellement amenée à chanter... Quel air choisit Anastasia ? ce fut sans doute l'air si bien chanté par le merveilleux serin, l'air jacobite ; car lady Judith, émerveillée et pleurant d'émotion, se vit réduite à convenir dans son cœur que si Fifi vivait encore, il serait surpassé par cette ravissante voix, capable de convertir au roi légitime tous ses rebelles sujets des trois royaumes... " Ah ! quelle consolation, quel bonheur si un pareil chant pouvait de temps en temps venir charmer sa solitude ! " Elle exprima quelque chose de cette idée à la belle chanteuse, qui s'y attendait, mais qui modestement lui répondit que son neveu, son neveu chéri... et ceci était un secret... qu'elle confiait tout bas à lady Judith... son neveu avait su conquérir depuis longtemps l'amour d'une femme qui chantait pour le moins aussi bien qu'elle. Bref (toujours sous le secret), lady Judith apprit que son neveu avait juré d'épouser la belle Anastasia, mais qu'il hésitait à conclure cet hymen, par crainte du ressentiment



ment de sa tante. Lady Judith était sous le charme ; et, soupçonnant un peu la vérité, il lui échappa de dire : “ Ah ! Madame, pour peu que cette nièce à moi vous ressemblât, croyez que mon neveu ne serait pas beaucoup grondé de l'avoir adorée et épousée sans ma permission.”

Nous n'aimons guère les longues histoires ; et comme ici le lecteur doit avoir deviné le dénouement de celle-ci, il est juste de l'abrégé. A son retour de voyage, mylord Peterborough, à sa grande surprise, retrouva sa tante, non seulement consolée de la mort de Fifi, mais encore si bien disposée sur l'article de son mariage, qu'elle l'invita elle-même à lui donner une nièce qui pourrait lui chanter des airs jacobites pendant ses fréquentes absences. Sans excuse désormais, il se décida à épouser Anastasie Robinson. Celle-ci, sans craindre une dangereuse rivalité dans les affections de sa noble tante, voulut, le jour de ses noces, réinstaller Fifi, le serin légitime, dans sa cage dorée. Cette *restauration* acheva d'enthousiasmer lady Judith pour sa charmante nièce, et lui fit prendre en patience les règnes des deux Georges, qui succédèrent à la reine Anne, au détriment du roi légitime.

(Revue Britannique.)

## FABLE.

### LA POULE.

— Chaque jour je vous ponds un œuf,

Dit une poule à sa maîtresse ;

Augmentez ma pitance, et, j'en fais la promesse,

Avant peu, vous verrez du neuf.

Si j'ai double repas, vous aurez double ponte.—

Trop crédule, la femme compte

Sur un profit clair et certain.

— Tien-, dit-elle, voici du pain,

Et de l'avoine, et du son et de l'orge.—

La poule en prit ju-qu'à la gorge ;

Mais la maîtresse y perdit et beaucoup :

Un mois après, sa poule tout à coup

Cessa de pondre : elle était grasse.

— Accordez-nous encor tel titre, telle grâce,

Disent au, de hauts solliciteurs ;

Du salut de l'état nos talents vous répondent.—

On les gorge d'or et d'honneurs ;

Voyez après, ce qu'ils vous pondent !

S. LAVALETTE.

*Erratum.*—Le dernier numéro ayant été par erreur coté 19, au lieu de 20, qu'il aurait dû porter, le présent numéro est marqué 21.

## AUX RETARDATAIRES.

Nous sommes fâché d'avoir encore à rappeler à plusieurs de ceux qui se sont inscrits comme Abonnés au COIN DU FEU, qu'ils n'ont pas encore rempli la condition du Paiement d'avance. S'il faut que nous employions un Collecteur et entrons cet article dans nos livres, nous prévenons ceux qui nous y obligeront qu'il auront à payer DEUX CHELINS et DEMI de plus par année pour frais de collection et d'entrée et pour le déléci.

Ceci ne s'adresse pas à ceux qui ont des balances de compte contre nous.

## AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien* à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

## CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Ceux qui ne se sont pas conformés à la condition du paiement d'avance, auront 2s. 6d. par an à payer en sus du prix d'abonnement, selon l'avis donné dès le 3e numéro.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne, No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.